





FESTIVAL DE CANNES
HORS COMPÉTITION
SÉLECTION OFFICIELLE 2023

GUILLAUME CANET LAETITIA DOSCH

PATIENCE MUNCHENBACH

ACIDE

UN FILM DE

JUST PHILIPPOT

PRODUIT PAR BONNE PIOCHE CINÉMA

100 MIN - 2023

LE 20 SEPTEMBRE AU CINÉMA

DISTRIBUTION
PATHE
2, rue Lamennais
75008 Paris
Tél. : 01 71 72 30 00

BONNE PIOCHE



SYNOPSIS

Selma, 15 ans, grandit entre ses deux parents séparés, Michal et Élise. Des nuages de pluies acides et dévastatrices s'abattent sur la France. Dans un monde qui va bientôt sombrer, cette famille fracturée va devoir s'unir pour affronter cette catastrophe climatique et tenter d'y échapper.



ENTRETIEN AVEC JUST PHILIPPOT

Réalisateur

ACIDE est d'abord un court métrage que vous avez réalisé en 2018. Aviez-vous déjà le projet d'en faire un long, ou cela s'est-il décidé après LA NUÉE ?

Il y a dix ans, j'ai déménagé de Paris à Tours. À Tours, j'ai fait énormément d'éducation à l'image, je suis arrivé à en vivre et j'ai beaucoup tourné avec des jeunes. J'ai aussi développé plusieurs projets très différents les uns des autres dont GILDAS A QUELQUE CHOSE A NOUS DIRE, un documentaire intimiste sur mon frère polyhandicapé. Fort de cette relation avec la région, j'ai intégré une résidence de film de genre. C'est là que j'ai écrit le court métrage ACIDE. Effet d'aubaine, j'arrivais à un moment où le cinéma de genre français commençait à émerger. Mon idée n'était pas d'imiter le cinéma américain, on n'en avait de toute façon pas les moyens, et on a déjà tout vu en matière de films catastrophe. Il s'agissait plutôt de proposer un climat, d'amener le spectateur dans une zone de danger trouble, instable, avec moins d'effets spectaculaires. Grâce à la société Bonne Pioche Cinéma, j'ai pu développer le long métrage d'ACIDE. LA NUÉE, mon premier long métrage, a été une formidable première expérience et m'a permis de nourrir ACIDE.

Les pluies acides existent en tant que telles mais aussi comme métaphore des dangers planétaires actuels. Aviez-vous cela en tête ?

Avec Yacine Badday, mon co-scénariste, nous nous sommes imprégnés des crises actuelles : le covid, la guerre en Ukraine et les gilets jaunes pour l'écriture du scénario. La pluie acide nous permettait de les raconter sans les expliquer. Il était important pour moi de ne pas tomber dans une explication rationnelle, il fallait au contraire être aussi irrationnel que les crises d'aujourd'hui. Il fallait qu'on sente qu'un nuage en Amérique du sud pouvait rapidement devenir une catastrophe en Europe. On a été nourris par notre époque afin d'être le plus réaliste possible mais sans tomber dans un discours ou une explication.

Pour le covid, on peut imaginer une parade, en l'occurrence, le vaccin, les masques, etc. Avec les pluies acides telles que vous les montrez, il y a un sentiment de catastrophe inéluctable contre laquelle on ne peut rien.

L'eau a une résonance particulière : on est constitués d'eau, elle s'infiltré et emplit les nappes phréatiques, elle tombe du ciel... tout un cycle de vie est lié à l'eau. On a poussé le curseur de l'inéluctable le plus loin possible. A travers cet inéluctable, je voulais montrer des enfants qui auraient un mot à dire sur demain. A l'intérieur de cette catastrophe, il fallait insérer un mouvement d'espoir. Je ne voulais pas faire un constat sur l'arrêt du temps mais au contraire pousser à s'interroger pour demain. Pour éviter le pire, il y a quelque chose à construire dès maintenant.



Vous montrez très bien la panique que génère ce type de catastrophe, avec l'individualisme, l'agressivité des gens en situation de vie ou de mort.

Ça m'intéressait de filmer cette crise à l'intérieur d'une autre crise, du type gilets jaunes. On n'en a pas fini avec la violence sociale, la violence policière. Le film commence dans un climat qui est déjà une catastrophe, dans une société en déliquescence, avec des personnages issus de cette colère et qui sont perdus. Je suis parti d'un homme qui a pété les plombs, peut-être pour de bonnes raisons. C'est un bon moyen d'emmener le spectateur ailleurs, dans un endroit constamment fragile. Mes personnages sont des héros sans désir, des gens cassés. Le personnage joué par Guillaume est détruit au moment où commence le film, il devient dangereux pour sa fille parce qu'il n'est plus clairvoyant. Il est aveuglé par sa colère, sa frustration.

Il est combatif mais il affronte là, un adversaire contre lequel il n'a pas de solution. Avez-vous voulu montrer l'impuissance d'un père ?

Oui, exactement. La mienne et celle du personnage de Guillaume. En tant que père, je me suis déjà dit « peut-être que je n'y arriverais pas, peut-être que je me suis trompé... ». Vis-à-vis de l'avenir et de mes enfants, il y a une grande fragilité. Dans le film, j'avais peur de l'impuissance de Michal, cet homme qui n'a pas les moyens d'aider sa fille ni les moyens de lui proposer un avenir serein. Il a, en plus, une trajectoire personnelle où il veut se refaire, il espère trouver une issue grâce à cette femme pour laquelle il s'est battu. Egoïstement, il pense que le salut est là, dans les bras d'un amour, mais il oublie sa fille, du moins au début du film. On est tous dans un déni collectif : on sait qu'il y a le réchauffement climatique mais on continue à vivre comme si de rien n'était. Ce père était le moyen de raconter l'impuissance d'un homme. Voir un père démuni qui n'a pas grand chose à offrir à sa fille mis à part une sorte de course contre la montre qui se finit au bord du néant.

Ce père et sa famille trouvent un refuge précaire et provisoire dans une maison habitée par une femme et son fils.

On a conçu cette maison comme un bateau, et la chambre où ils se retrouvent est pour moi une sorte de mer. Comme s'ils quittaient le rivage sur un bateau pour s'apercevoir qu'en haute mer, il n'y a aucune issue.

Vous avez structuré la part intimiste du film par un emboîtement de trio et de dilemmes. Le père est entre sa fille et sa nouvelle compagne, la mère est entre son frère et son mari, la fille est entre son père et sa mère... Dans chaque trio, il y a un conflit de loyauté.

Yacine m'a beaucoup aidé à écrire les conflits, à faire avancer les personnages. Il fallait créer des trames et des conflits crédibles dans une logique de fin du monde, la sensation de voyager avec les personnages tant physiquement que psychologiquement. Sur un plan plus personnel, mon grand frère est considéré par la sécurité sociale comme handicapé à 99%. Ce handicap a créé chez nous un équilibre et un déséquilibre. Ce frère était le cœur de notre famille, un enfant qui ne vieillissait pas, mais son handicap était forcément très impactant pour nous tous. J'ai vu mes parents se sacrifier pour porter dans tous les sens du terme un enfant qui avait besoin d'eux. Le 1% de validité de mon frère a créé un mystère qui était source de frustrations, d'angoisses, de questionnements mais aussi une envie de vivre.



On comprend d'où vient la scène très forte où le père porte sa fille pour traverser des flaques de pluies acides.

Porter quelqu'un, ça revient dans tous mes films. Mon père a toujours porté mon frère malgré son âge. Moi-même, j'ai porté les 30 ou 40 kilos de mon frère. La scène que vous évoquez s'inspire de mon histoire mais elle s'inscrit aussi parfaitement dans celle du film. Je me suis rendu compte au montage à quel point les preuves d'amour dans le film ne passaient pas forcément par les mots mais par les gestes. Je ne l'avais pas conceptualisé au moment de l'écriture mais les images, elles, illustrent parfaitement la force de cet amour entre les personnages.

Le père est amoureux d'une femme elle-même abimée, hospitalisée. Cela résonne-t-il aussi avec votre histoire personnelle ?

Peut-être, sûrement. L'incapacité à se déplacer, la dépendance à autrui, oui, cela résonne.

Plastiquement, ACIDE est très sombre, très nocturne, très puissant. Comment avez-vous collaboré avec votre chef opérateur et votre chef décorateur ?

J'avais déjà travaillé avec Pierre Dejon comme chef opérateur, sur le court-métrage Acide. Avec Gwendal Bescond, le chef décorateur et Sacha Guillaume le directeur de production, ils forment un trio auquel je tiens au beaucoup. Je les connais très bien ce sont des amis. Tout comme mon co-scénariste, Yacine, que j'ai rencontré il y a une vingtaine d'années à l'Université de Paris 8. ACIDE était au départ un film très ambitieux mais un peu hors budget dans le contexte d'un deuxième film, avec un acteur tête d'affiche pas encore choisi. Tel qu'il était décrit, le film coûtait trop cher. On a eu une grosse discussion avec Gwendal et Yacine : si on poussait tous les curseurs à fond, ça donnerait un budget de film d'époque en costumes.

Il fallait trouver les solutions pour travailler de façon intelligente, cohérente. On a redécoupé le film pour qu'il soit attractif et à portée de notre budget. On a réétudié la progression des effets des pluies acides pour limiter les premiers impacts et éviter de tomber dans l'échelle d'un film américain. Pierre Dejon savait ma façon de travailler, ma capacité à remettre en cause un scénario pour trouver de meilleures idées avec les techniciens. Il fallait quitter l'ambition du texte pour aller vers le travail plastique. Le photographe Saul Leiter faisait partie de mes références avec lesquels je voulais composer : les matières, les gouttes d'eau sur des vitres, les textures métalliques...

On a trouvé des astuces simples. A Tours, j'avais fait beaucoup de films « suédés » avec les jeunes et je n'avais pas de problèmes avec les trucages un peu bateaux, mais ici validés par un chef déco de façon intelligente, éclairés par un chef opérateur qui a décidé de travailler une densité progressive. On a démarré sur des images relativement saturées pour finir quasiment sur du noir et blanc. On a progressivement perdu les couleurs. Ensuite, des graphistes ont collé des textures, fabriqué des images plus larges de destructions...

Il fallait recréer une nouvelle nature, ce que j'ai demandé à Gwendal : une nature créée par l'homme et par la catastrophe. Dans la maison où ils se réfugient, je voulais qu'il y ait des racines, de la végétation. Avec le numérique, on a quitté le gros plan pour des plans larges avec une grammaire cinématographique ambitieuse.

Il fallait offrir des images fortes et des images larges. Mais je disais toujours que je ne faisais pas un film américain mais un film russe. REQUIEM POUR UN MASSACRE d'Elem Klimov fait partie de mes grands traumatismes cinématographiques. Il ne faut jamais lâcher le spectateur plastiquement, il faut l'emmener vers l'inconfort, comme dans UNDER THE SKIN de Jonathan Glazer. Ma proposition est paradoxale, celle d'offrir un film



sec et généreux, très intime et spectaculaire, très dépouillé et très riche en détails. Le son aussi était important dans cette ambition.

Parlez-nous du son justement, et de la BO signée Rob.

Je ne l'avais jamais rencontré mais j'étais fan de son travail. Il avait une palette suffisamment rock et abrasive pour entrer dans des textures assez lourdes, mais très électronique aussi. C'est la première fois que j'arrivais à déployer un discours sur la musique que je voulais. J'ai dit à Rob que je voulais des instruments qui ont fait la guerre, des instruments qui ont mal, des notes qui ne sont jamais tenues. J'envisageais pour le spectateur une musique évolutive, qui pouvait se désaccorder, se désagrèger. J'ai réussi à ne pas être limité au niveau du son, avec du synthétique, du classique, des effets, du violon... c'était un super laboratoire.

Guillaume Canet a un rôle très physique, très incarné. Comment s'est passée la rencontre avec lui, puis le tournage ?

J'avais très vite choisi Laetitia Dosch mais pas l'acteur masculin. L'agent de Laetitia, Cécile Felsenberg, est également l'agent de Guillaume et elle nous en a parlé. Je n'avais pas vu Guillaume depuis longtemps au cinéma mais en y repensant, il m'a paru être suffisamment complexe pour retranscrire la violence du personnage. Il semblait ne pas avoir peur de la noirceur. Cela s'est confirmé dès la première rencontre et ça m'a plu. A partir de là, ça a été un régal. Guillaume travaille à l'américaine, il se prépare énormément, physiquement, il a pris du poids. Il nous a présenté un corps super sportif et en même temps abimé : Guillaume s'est blessé en faisant de la moto, du cheval. Mais il fait attention à sa mécanique pour être un acteur généreux. Il a aussi une capacité à être tout de suite très juste et il est devenu le personnage de façon très simple. Guillaume, on ne voit pas le travail fait en amont, mais à l'arrivée, il y a de la densité. Il s'est lancé avec moi dans ce projet très complexe et casse-gueule, surtout avec l'hybridation de mes références, un grand écart entre Steven Spielberg et David Dufresnes pour le dire

vite... Je suis très heureux de cette rencontre avec Guillaume, j'ai énormément appris à ses côtés.

Et Laetitia Dosch ? Vous y avez pensé rapidement disiez-vous... .

Depuis JEUNE FEMME, j'avais absolument envie de travailler avec elle. Elle représentait la figure que j'avais en tête, à la fois très féminine et à la fois pas une super-héroïne. Elle a une technique complètement différente de celle de Guillaume, plus proche de la jeune garde de comédiennes et comédiens, très libre, très spontanée, qui a envie de tenter des choses. Elle m'a emmené vers des endroits que je n'avais pas forcément imaginés et que j'étais content d'explorer. Dans ACIDE, Laetitia et Guillaume forment un couple déséquilibré qui parfois trouve son équilibre : ils essaient de se retrouver mais n'en n'ont pas le temps. Ça me plaisait aussi d'associer une figure du cinéma d'auteur avec une figure du cinéma populaire.

La jeune Patience Munchenbach est remarquable et trouve sa place entre ces deux grands acteurs.

Après quelques essais avec d'autres actrices, ma directrice de casting m'a conseillé de faire passer un essai à Patience, me disant qu'elle était le bon milieu de ce que je recherchais. Elle avait déjà joué dans PERDRIX d'Erwan Le Duc. Elle est un peu identifiée mais pas trop. Très vite, j'ai vu qu'il n'y avait pas photo entre sa proposition et le reste des candidates. Patience était à la fois très innocente et très avertie des questions environnementales et sociales de notre époque. Elle est très mûre, mais j'ai retrouvé avec elle le plaisir de l'enfant acteur qui a envie de jouer, de s'amuser. Son personnage était une enfant qu'il fallait protéger, elle amenait aussi un esprit hyper-réaliste car elle somrait dans un cauchemar qu'elle avait vu venir. Patience a travaillé avec une répétitrice qui l'a protégée, poussée. J'ai vu Patience travailler comme une adulte et comme une enfant en train de grandir. Elle a trouvé une place dans ce film, sans se perdre.

Son personnage est souvent plus mature que ses parents. Il y a ce plan de la Pietà (Michel-Ange) inversée où elle tient son père dans ses bras. A la fin, elle est au chevet de son père, et malgré tout, elle ne lui en veut pas. C'est elle désormais qui va porter son père. Il y a encore de l'amour entre eux, et quelque chose à tirer de cet amour.

Vous avez confié le rôle de l'amoureuse hospitalisée à Suliane Brahim, l'actrice principale de LA NUÉE.

C'était hyper important pour moi. C'est une des plus grandes actrices d'aujourd'hui. J'avais à cœur de retravailler avec une comédienne que j'adore et une personne que j'affectionne. Je savais qu'en très peu de temps, je pourrais obtenir d'elle les émotions qu'elle véhicule dans le film. Je ne voyais pas quelle actrice atteindrait ce niveau de façon aussi rapide, simple, altruiste, presque joviale. Elle a peu de scènes mais elle existe pleinement dans le film.

ENTRETIEN AVEC GUILLAUME CANET

Acteur

Comment êtes-vous venu sur ce projet ?

J'avais vu et adoré LA NUÉE, le précédent film de Just Philippot. Il recelait un univers et une ambiance extrêmement forts, c'était remarquablement mis en scène. J'ai dit à mon agent, Cécile Felsenberg, que Just était quelqu'un avec qui j'aimerais beaucoup travailler. On a fini par se rencontrer et on s'est tout de suite très bien entendus. On était sur la même longueur d'onde concernant le scénario et les points à peaufiner.

Les pluies acides existent, même si elles sont moins dévastatrices que dans le film. Sont-elles une métaphore de toutes nos angoisses planétaires actuelles (pandémies, guerres, réchauffement climatique...)?

Bien sûr. Mais il est aussi plausible qu'un jour, les pluies acides soient plus dévastatrices qu'elles ne le sont déjà et qu'on s'approche de la situation décrite dans le film. Dans le film, les pluies acides brûlent tout ce qu'elles touchent mais elles représentent aussi symboliquement la brûlure de la planète en raison du réchauffement. Mais la vraie force de ce film, c'est de réussir à insérer un film intimiste à l'intérieur d'un film-catastrophe traitant de problèmes écologiques. Trois personnes sont enfermées dans une voiture alors que leurs relations sont très houleuses. On comprend que la fille avait pris ses distances avec son père, qu'elle essaye de retrouver une complicité avec lui. Et cela tombe au moment où ce père essaye de s'organiser pour reconstruire sa vie ailleurs. Cet emboîtement entre un film intime et un film de genre est remarquable.

Votre personnage est syndicaliste, donc généreux et combatif, il s'est battu pour l'intérêt collectif des salariés de son entreprise. Mais face aux pluies acides, il est un père impuissant.

C'est vrai que ce phénomène des pluies acides a un côté un peu fataliste dans le film. On sent qu'il n'y a pas grand chose à faire contre ça. Il y a une immense injustice dans ce phénomène, et justement, mon personnage est habitué à lutter contre les injustices sociales, à faire face aux patrons indélicats et au libéralisme. Cela inscrit le film dans l'époque dans laquelle on vit aujourd'hui. Mon personnage se sent dans une situation d'injustice totale, il ne se sent pas respecté, c'est pour cela qu'il se rebiffe, qu'il est empli de colère. Il en veut, il se bat pour défendre ses droits et il va faire face à des événements

qui sont encore plus terribles que la machine du travail. Le ciel lui tombe littéralement sur la tête et il n'a pas encore les armes pour lutter contre ça. De plus, la catastrophe survient à un moment où il a arrêté de se battre. Il est très touchant pour cela : il est fort, parfois même brutal, et en même temps fragile avec sa douleur au dos qui montre à quel point il a été blessé par ses combats. Il est usé, diminué, mais va devoir se surpasser, dominer ses douleurs, par exemple en portant sa fille sur son dos en ayant les pieds dans les flaques acides... Ce qui me plaît, ce sont ces personnages qui sont au maximum de leurs capacités mais qui doivent encore aller chercher quelque chose au-delà de ce maximum. Ça raconte quelque chose de très beau : les personnages sont sans arrêt prêts à quitter le navire et à monter dans le canot de sauvetage mais ils vont finir dans l'eau, sans canot, sans gilet de sauvetage.



Votre personnage se sent-il coupable d'avoir « abandonné » sa famille au début du film ?

Quand il s'est fait arrêter après l'altercation dans l'usine, qu'il a été condamné à porter un bracelet électronique, il a été montré du doigt par les gens de sa région, devant sa fille. Il a dû se sentir un peu exclu, il a probablement ressenti de la colère vis-à-vis de sa femme et de sa fille. Mais au moment de la catastrophe, il se retrouve avec sa fille qui a besoin de lui. Elle a envie de lui pardonner, elle en veut aux gens qui se moquent de lui, mais lui a pris la décision de refaire sa vie ailleurs, pensant ne plus être nécessaire pour sa femme et sa fille. Il est tombé amoureux, il a trouvé une femme qu'il a soutenu et qui l'a soutenu, peut-être la seule personne qui le fait sourire, qui lui fait du bien, qui le réconforte et apaise sa colère. Cet homme est un bouillonnement de rage, de culpabilité, d'apaisement... En fait, il ne sait plus trop où il en est. Ça se voit dans son errance avec sa famille près de la frontière belge, il ressemble à un chien perdu et je trouve cela très touchant.

Ce qui est également touchant, c'est qu'il tombe amoureux d'une femme elle-même éclopée.

Oui, c'est très important. Ce sont deux personnages blessés qui se retrouvent tous les deux dans leur douleur et se font du bien mutuellement. A un moment, il hurle sur sa fille «tu ne comprends pas ce qui se passe !». Ce qui me touche à cet instant du film, c'est qu'il craque à un moment où il ne faut pas craquer, alors qu'il a tenu bon jusque-là. Mais voir que sa fille lui en veut alors qu'il a voulu la sauver, c'en est trop pour lui. Il se sent trop seul. C'est un personnage très solitaire au final.

Les pluies acides font peur, mais la panique sociale qu'elles engendrent fait tout aussi peur. Le film montre bien comment tout s'effondre, comment tout devient « chacun pour sa peau ».

Ça fait peur parce que ça résonne avec nos angoisses, parce que ça nous rappelle ce qu'on a entrevu pendant le covid. Dans des situations de catastrophe, de détresse, on se rend compte qu'on peut vite basculer dans le chacun pour soi, que cela fait remonter la lâcheté, l'hypocrisie, que la solidarité disparaît... C'est assez flippant.

À un moment, une femme vous héberge dans sa maison. Il demeure malgré tout des îlots de solidarité.

Oui, mais en même temps, elle a l'angoisse qu'on lui prenne trop à manger, elle dit «j'ai peur qu'il n'y ait pas assez pour mon fils et moi», elle ne comprend pas que je puisse casser un volet pour aller chercher de la nourriture. Malgré cet hébergement, chacun veut assurer sa survie et celle de ses proches.

Comment s'est passé le travail avec vos partenaires Laetitia Dosch et Patience Munchenbach ?

Laetitia a une façon de travailler différente de la mienne. C'était donc très intéressant de jouer à ses côtés. Elle aime créer des accidents et des surprises dans les séquences, elle ne sait jamais forcément à l'avance comment elle va réagir. C'est stimulant de pouvoir aussi apprendre à travailler autrement. Quant à Patience, j'ai été fasciné par ce qu'elle dégageait, elle était immédiatement le personnage avec une dureté dans la voix, dans la façon de s'exprimer, dans le regard. Je l'ai trouvé vraiment formidable.

Elle n'était pas intimidée de jouer face à vous ?

Franchement, je n'en ai pas eu l'impression. En tous cas, j'ai tout fait pour qu'elle ne le soit pas, pour qu'elle se sente à l'aise, on avait une connivence très forte. J'étais époustoufflé de voir comment elle gérait son personnage, comment elle traversait des séquences difficiles.

Comment s'est passée votre relation avec Just Philippot ? Le fait que vous soyez aussi réalisateur a-t-il joué un rôle ?

Quand je suis sur un plateau en tant qu'acteur, je n'ai pas du tout envie de penser à la mise en scène, je me concentre totalement sur mon travail d'acteur. J'ai trop de plaisir à jouer pour me mêler de la mise en scène. En tant que réalisateur, je n'aime pas trop quand un acteur me donne des conseils de réalisation, et puis j'ai trop de respect pour le réalisateur pour me permettre d'intervenir dans son travail. Si j'ai accepté de travailler avec Just, c'est que je lui faisais totalement confiance. J'ai été extrêmement impressionné par sa précision, par la manière dont il avait son film en tête et sa capacité de retranscrire ce qu'il avait à l'esprit. Il sait comment emmener ses personnages et ses acteurs. Moi, j'aime bien proposer des choses dans le jeu d'acteur, apporter des éléments au personnage, et Just est très ouvert à ça, ce qui est extrêmement agréable. Mais en même temps, il sait parfaitement ce qu'il veut. On peut proposer des choses mais il faut que ça entre dans le film qu'il a en tête. Il est extrêmement précis sur ce que le film raconte. Je suis assez viscéral, instinctif, et sur certaines séquences, je voulais jouer d'une certaine façon, car j'étais focalisé sur la séquence elle-même, alors que Just pense toujours à la façon dont une séquence s'insère dans la narration globale. Il n'avait pas tort de tordre le cou à certaines séquences, de les changer par rapport à ce qu'on imaginait au départ pour garder une cohérence par rapport à l'arc général du film. ACIDE est un film de genre mais totalement ancré dans une véracité totale par rapport à l'époque que nous vivons, entre le réchauffement climatique et les difficultés dans le monde du travail. C'est un film d'anticipation réaliste.



ENTRETIEN AVEC LAETITIA DOSCH

Actrice



Comment êtes-vous arrivée sur le projet ACIDE ?

Just m'a écrit pour travailler avec moi. On s'est rencontrés, et ce jour-là, le cheval avec lequel je travaillais, sur mon spectacle HATE est mort, j'étais complètement bouleversée. Toutes les questions que posait HATE, se retrouvaient dans le film, mélangées aux obsessions de Just, plus noires que les miennes. On a parlé d'écologie, de notre avenir, c'était un moment crucial pour moi et Just est tombé à pic.

Que pensiez-vous du scénario d'ACIDE ?

Ce que je trouve magnifique et très intelligent dans le travail de Just, c'est que les problèmes sociaux permettent de crédibiliser le film de genre et de rendre l'angoisse palpable, crédible. On se dit que ça pourrait nous arriver à tous. Le social, le film de genre, le fantastique se nourrissent mutuellement. Dans le film, on voit nos angoisses, on voit la fin du monde arriver, on voit des gens qui se déchirent à cause de celle-ci. À l'intérieur de tout ça, il y a aussi la question de la famille. Just arrive bien à mélanger tout ça et à faire que le spectateur croit à tous les registres déployés par le film.

Les pluies acides renvoient-elles à toutes les catastrophes que l'on vit depuis quelques années ?

Les pluies acides réelles sont beaucoup moins nocives que dans le film mais le film montre qu'on est à la frontière de telles catastrophes. Peut-être que dans dix ou quinze ans, ces pluies feront autant de dégâts que dans le film ? Il y a aussi une des marottes de Just : qu'est-ce qui peut séparer ou réconcilier une famille ? Une famille est-elle capable ou pas de survivre à des drames ?

ACIDE déploie un registre d'anticipation assez proche de notre réalité, il n'invente pas des aliens bizzaroïdes ou des monstres qui crachent des flammes.

Je pense à des films comme V POUR VENDETTA, à ces réalisateurs qui se servent de la science-fiction pour développer un discours politique. Just lie notre inaction climatique à notre inaction sociale, ce n'est pas tout le monde qui fait ça. Sa force aussi, c'est que Just est un peintre : il se régale d'une situation cataclysmique et fait de super belles images. On est

emporté par la beauté de ce qu'on voit, même si c'est une beauté tragique. Comme chez Jérôme Bosch. J'ai pensé aussi au boulot de Jeff Nichols sur un film comme TAKE SHELTER, du spectacle qui fait peur mais qui est magnifique.

Vous avez monté HATE, un spectacle avec un cheval. Qu'avez-vous ressenti devant ces images fortes du film où des chevaux blessés galopent, tentant de fuir la catastrophe ?

Le cheval est un animal très noble, qui mesure 2m50 en étant très beau. Voir ces animaux si beaux, si forts, abimés, ça représente pour moi une petite métaphore de la nature majestueuse que l'on abîme. Just fait tout passer par le ressenti et par beaucoup de silences. Les personnages ne parlent pas beaucoup, tout est dans les gestes. Il m'a demandé de jouer comme dans un film d'action, c'était cool pour moi. J'ai raté deux fois mon permis de conduire en préparant le film et Just disait : « non, j'ai envie de te voir conduire, sauter du pont, c'est bien qu'on propose ça à des actrices comme toi et pas toujours à des blondes avec des gros seins ! ». Ça l'amusait de m'emmener dans un film d'action. Mais j'ai dû beaucoup m'entraîner !

Comment avez-vous approché votre personnage sur un plan plus psychologique ?

On s'est beaucoup vus avec Just, Guillaume, Patience, on a énormément travaillé les rapports entre nos personnages. J'ai beaucoup écrit, notamment des biographies de mon personnage que j'ai envoyées à Just. Comme on travaillait beaucoup avec les silences, il fallait qu'on sente ce qui se passe sans les mots. C'était ultra jouissif à faire. Je prépare toujours énormément mes rôles, parfois en cachette, pour pouvoir me sentir libre et juste au moment de jouer. Pour être instinctive, j'ai besoin de beaucoup travailler en amont. Je me suis aussi attachée à Patience, elle est super intelligente, brillante, je pense qu'elle va continuer ce métier très longtemps. Guillaume aussi s'est vraiment mouillé pour ce rôle, il s'est entraîné

physiquement, il y avait chez lui une colère, une rage, qui m'ont beaucoup impressionnée, et qui m'ont emportée au niveau du jeu. Ce n'était plus Guillaume, c'était Micha, j'imaginai ce qu'avait été le couple avant et la violence qui avait ensuite tout détruit; et jouer avec lui, ça devenait instinctif, évident.

La fin du film reste ouverte mais on se demande quand même comment vont s'en sortir les personnages survivants, parce qu'on ne voit pas bien comment combattre les pluies acides telles que montrées dans le film.

Une parade possible aux pluies acides, c'est l'été! Plus sérieusement, je pense que Just croit aux générations futures. La petite Selma a développé des qualités de compréhension

humaine qui vont peut-être lui permettre de s'en sortir, elle est susceptible d'entretenir de meilleures relations avec la nature. Le film est pour elle un parcours initiatique. C'est une sage. Et puis les catastrophes, c'est temporaire, ça revient et ça repart, il ne va pas pleuvoir de l'acide 365 jours par an. Par contre, les rapports humains sont déchirés. Quand on dépasse un certain seuil de chaos, je me demande comment on revient en arrière. Ça, ça me fait très peur. Sur le plan écologique et social, on arrive à la limite que tout s'écroule. On voit la question des retraites, les tensions qui montent, les pays où les gens n'ont plus rien à manger, le fascisme... On vit une période très angoissante et cette angoisse, elle est dans le film, mais elle est montrée de manière très créative, artistique. En tant que spectatrice, un tel film me soulage, ça me fait du bien de voir ça.

Quel bilan tirez-vous de votre expérience de tournage avec Just Philippot ?

C'est très agréable de travailler avec lui en tant qu'actrice. Il est très fin et il avait envie que j'aille très loin, ce qui était vraiment motivant. Quand on fait des propositions, il rebondit. Et puis on se retrouvait sur plein de sujets, je me sens proche de lui artistiquement. Il m'a aussi beaucoup inspirée sur comment gérer une équipe. Avec lui, on fait souvent la fête, il était hyper sympa avec tout le monde ! Il y avait une énergie de malade sur ce tournage et je me suis beaucoup inspirée de Just quand j'ai tourné mon propre film.





ENTRETIEN AVEC PATIENCE MUNCHENBACH

Actrice

Comment s'est passé votre engagement sur ACIDE ?

C'est Elsa Pharaon qui m'a présentée à Just, je la connaissais depuis longtemps, elle fait des castings sauvages et était venue dans mon collège où elle proposait parfois des castings. J'ai donc passé trois castings avec Just et j'ai été prise.

Qu'avez-vous pensé à la lecture du scénario d'ACIDE ?

J'ai tout de suite été accrochée par l'histoire, je trouvais le scénario très bien écrit, j'étais émue par les personnages. ACIDE était prenant dès le scénario et j'ai particulièrement aimé le personnage de Selma que j'ai interprété. Je pense que j'ai ressenti l'ambiance du film à travers le scénario mais je n'imaginais pas que le tournage serait aussi prenant et intense.

Comment ressentiez-vous le thème des pluies acides ?

Dans le scénario, les pluies acides sont très inquiétantes, elles revêtent une dimension apocalyptique. Je sais qu'elles existent vraiment, pas au point de gravité du film mais quand même, elles sont un phénomène réel. J'ai trouvé intéressant de raconter l'histoire d'une famille dans le contexte d'une catastrophe liée au réchauffement climatique.

Dans le film, les pluies acides semblent imparables, on ne sait pas comment s'en protéger ni comment stopper le phénomène. Qu'en avez-vous pensé ?

En lisant le scénario, cet aspect imparable ne m'est pas venu à l'esprit. Mais en voyant le film, même si Selma et Michal sont sains et saufs à la fin, on se demande comment ils vont réussir à s'en sortir plus tard. Comment lutter contre les pluies acides ? On ne sait pas. Je ne me dis pas qu'il y aura une solution à ça, mais plutôt que l'humanité devra s'adapter à ce nouveau contexte.

Comment avez-vous envisagé Selma ?

Selma est une adolescente, avec les caractéristiques d'une adolescente. Je crois qu'au début du film, elle est plus proche de son père parce que c'est avec lui qu'elle s'amuse, qu'elle a des moments de joie. Sa mère joue plus le rôle de l'autorité, du parent qui doit faire le boulot de parent. Je me suis un peu reconnue là-dedans. Selma est intelligente, elle se rend compte au fur et à mesure que son père a déconné, qu'il déconne toujours, et c'est pour cela qu'elle se rapproche de sa mère. Puis quand cela se complique, elle se rend compte qu'elle doit rassurer son père, presque jouer le rôle de l'adulte. Elle sent qu'elle doit être là pour lui comme lui est là pour elle. À la fin, quand il est à l'hôpital, c'est elle qui prend soin de lui. Dans la relation avec ses parents, elle gagne en maturité avec tout ce qui lui arrive. Dans le contexte de la catastrophe, elle grandit plus vite, ses rapports avec ses parents évoluent, elle prend plus soin d'eux dans la dernière partie du film. Elle se rend compte qu'eux aussi sont des êtres humains qui vivent les pluies acides pour la première fois et qu'ils ont autant besoin de soutien qu'elle.



Il y a aussi un écart générationnel. Selma semble plus consciente que ses parents des conséquences possibles du réchauffement climatique.

En discutant avec Just, on se disait que Selma est la première des trois personnages à imaginer que les pluies acides vont aller aussi loin dans la gravité. Au début du film, Michal n'imagine pas que les dégâts causés par les pluies vont prendre de telles proportions. Selma a une clairvoyance par rapport à tout ça, elle se rend compte de la suite avant ses parents.

Certaines scènes ont-elles été plus particulièrement difficiles à jouer pour vous ?

Les scènes de nuit sont un peu plus compliquées en raison de la fatigue. Il fallait toujours être dans l'action, maintenir un rythme. Mais le plus compliqué pour moi, c'était de jouer des scènes où il fallait amener de l'émotion au milieu de l'action. Ce mélange action émotion n'était pas toujours évident à jouer.

On pense à la scène de la mort de la mère, on imagine que ce n'était pas simple à jouer pour vous.

C'est vrai que j'appréhendais cette scène, qui est un des points culminants du film. Mais Just et sa mise en scène favorisaient le jeu. Avec Laetitia, ils m'ont vraiment aidé à imaginer cette scène. C'est une scène lourde en émotion, compliquée, mais qui s'est avérée finalement plus facile à jouer que ce que j'avais envisagé.

Vous évoquez Laetitia Dosch. Comment était votre relation avec elle et avec Guillaume Canet ? Étiez-vous intimidée de jouer avec des acteurs aussi célèbres et expérimentés ?

Quand j'ai appris que c'était Guillaume Canet qui allait jouer mon père, j'étais surprise, presque chamboulée. Je me demandais comment cela allait se passer. Mais Guillaume et Laetitia ont été très bienveillants avec moi. L'avantage quand on débute, c'est

justement de jouer avec des acteurs confirmés, qui sont sûrs dans leur jeu, ils t'accompagnent mieux et ça devient plus facile de jouer. Guillaume et Laetitia m'ont conseillée, laissé de la place pour exister, l'expérience a été agréable.

Et comment était votre relation de travail avec Just Philippot ?

Just est une personne très bienveillante, et il aime accompagner ses comédiens. Ce qui est fort, c'est qu'il sait ce qu'il veut et qu'il parvient toujours au résultat qu'il cherche avec douceur et bienveillance. Du coup, c'est facile pour l'acteur ou l'actrice de trouver ce que Just cherche dans la scène ou dans le personnage. On a eu une excellente relation sur ce tournage.

Vous êtes une jeune actrice, on vous avait vu aussi dans PERDRIX. Souhaitez-vous continuer, faire carrière ?

Avant ACIDE, je ne me disais pas forcément que j'avais envie de devenir comédienne professionnelle. Mais avec ce tournage, je me suis rendu compte que j'aimais ça, que ce métier m'attire. Je sais aussi que c'est un métier peu stable. Pour le moment, je suis très heureuse de tout ce qui m'arrive, que le film aille à Cannes, je le prends comme une super parenthèse dans ma vie. Je continue mes études, je vais passer mon bac, poursuivre dans le supérieur l'année prochaine. J'ai envie de continuer dans le cinéma mais je ne me projette pas uniquement dans ça.



PRIX ECOPROD 2023

Ecoprod met à l'honneur les films et les équipes sélectionnés au Festival de Cannes ayant mis en place une démarche d'éco-production sur toute la phase de production du film. Ce prix a pour ambition d'apporter une visibilité accrue à ces démarches auprès du public et de mobiliser les professionnels autour des enjeux de l'éco-production. Il permet également de démontrer que créativité et démarche environnementale responsable ne sont pas antinomiques.

L'histoire-même d'ACIDE répond aux préoccupations environnementales et sociétales. Avec l'accompagnement de Secoya, agence de conseil en éco-responsabilité, nous avons mobilisé et sensibilisé toutes les parties prenantes impliquées dans le film en mettant en place des actions concrètes et cohérentes pour essayer de réduire au maximum l'impact environnemental du film.

Au moment du tournage, nous avons limité l'empreinte carbone du film en réduisant l'utilisation d'énergies fossiles et en optimisant la consommation énergétique, en privilégiant une alimentation durable et responsable, en optimisant la mobilité avec des alternatives éco-responsables, en effectuant des achats responsables, en réduisant les déchets et en valorisant leur traitement.

« Notre responsabilité de producteur, au-delà des ambitions artistiques et économiques d'un film, se doit d'être citoyenne. Sans prétendre être irréprochables, nous nous engageons à ce que tous nos tournages intègrent cette volonté de limiter notre empreinte carbone. Au-delà de la réussite artistique d'un film, les équipes sont également fières de participer à cet engagement pour des tournage éco-responsables. »

Bonne Pioche

LISTE ARTISTIQUE

MICHAL Guillaume CANET

ELISE Laetitia DOSCH

SELMA Patience MUNCHENBACH

DEBORAH Marie JUNG

KARIN Suliane BRAHIM de la Comédie Française

WILLIAM Martin VERSET

LISTE TECHNIQUE

Réalisateur	Just Philippot
Scénario et dialogues	Yacine Badday, Just Philippot
Musique originale	Rob
Chef opérateur	Pierre Dejon
Montage	Pierre Deschamps
1 ^{er} assistant réalisateur	Romain Cros
Décors	Gwendal Bescond
Costumes	Sabrina Riccardi
Son	Pierre Mertens
Montage son	Roland Voglaire
Mixeur	Xavier Thieulin
VFX	Thomas Duval
Casting	Sebastian Moradiellos
Photographe de plateau	Laurent Thurin-Nal
Directeur de post-production	Cyril Contejean
Directeur de production	Sacha Guillaume - Bourbault
Producteurs	Yves Darondeau, Emmanuel Priou, Clément Renouvin, Jérôme Seydoux et Ardavan Safaee
Supervision musicale	Ingrid Visquis
Produit par	Bonne Pioche Cinéma et Pathé Films
Coproduction	France 3 Cinéma, Umedia, Caneo Films
Avec la participation de	Canal+, Cine+, France Télévisions
En association avec	Ufund, Cinemage 17, Indéfilms 11, Palatine Etoile 20, CNC, SACEM, Procirep Angoa, Logical Content Ventures
Avec le support de	CNC, Région Ile de France, Procirep-Angoa, Wallimage (la Wallonie), Cinéimage 17, Indéfilms 11, Palatine Etoile 20 et SG Image 2021
Pré-acquisitions	France Télévisions, Canal+, Ciné+
Distribution et ventes internationales	Pathé